

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**Contes Moraux Et Nouvelles Idylles**

**Diderot, Denis**

**Zuric, 1773**

La Jambe de Bois.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-45**

## LA JAMBE DE BOIS.

## CONTE HELVÉTIQUE.

**S**ur le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisait paître ses chèvres. Son chalumeau appelait gayement l'Echo des antres de rocher, & sept fois de ses chants mélodieux l'Echo faisait rétentir les vallons. Tout-à-coup il aperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme était vieux. Les ans avaient blanchi sa tête. Un bâton se courbait sous ses pas pesans & mal assurés, car il avait une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme & s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le jeune berger le regarda avec surprise, & ses yeux s'arrêtèrent sur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en souriant; N'est-ce pas, que tu penses qu'impotent comme je le suis, j'aurais mieux fait de rester dans la Vallée? Sache cependant, que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année, & telle que tu la vois, mon ami,

ami, cette jambe m'est plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite & la plus souple. Je veux bien, mon père, reprit le berger, qu'elle te soit plus honorable; mais je parie que les autres sont plus commodes. Sans doute tu es fatigué. Veux-tu du lait de mes chevres ou de l'eau fraîche de la source qui jaillit là bas du creux de cette roche?

LE VIEILLARD. J'aime la candeur peinte sur ton visage. Un peu d'eau fraîche suffira pour me soulager: Si tu veux bien m'en apporter ici, je te raconterai l'histoire de cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine & fut bientôt de retour.

Quand le vieillard se fut rafraichi il dit: Lorsque vous voyés vos pères estropiés & couverts de cicatrices, jeunes gens, adorés le ciel, & bénissés leur valeur. Sans elle, vous courberiés la tête sous le joug, au lieu de vous égayer à la douce chaleur du soleil & de faire répéter aux Echos des chants d'allégresse. La joye & la gaité habitent les collines & la vallée, & vos chansons resonnent d'une montagne à l'autre. Liberté! douce liberté, c'est toi qui répans le bonheur sur cette terre chérie! Tout ce que nous voyons autour de nous, nous appartient.



partient. Satisfaits nous cultivons nos propres champs. La recolte que nous y faisons est à nous, & nos moissons font des jours de fête.

LE JEUNE BERGER. Celui-là n'est pas digne d'être un homme libre qui peut oublier que c'est au prix du sang de ses pères.

LE VIEILLARD. Mais qui à leur place n'aurait fait ce qu'ils ont fait ? Depuis la journée sanglante de Nefels \* je viens une fois tous les ans sur cette montagne ; mais je le sens, j'y viens pour la dernière fois. D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde : c'est de ce côté là que s'avançait l'armée ennemie. Des milliers de lances étincelaient au loin avec plus de deux cent chevaliers couverts de superbes armures. Les panaches qui ombrageaient leurs casques s'agitaient sur leurs têtes & la terre frémissait sous les pas de leurs chevaux. Déjà nôtre petite troupe avait été rompuë. Nous n'étions que trois à quatre cent combattans. Les cris de la détresse retentif-  
mon-

\* La bataille de Nefels dans le Canton de Glaris l'année 1388.

montagnes. Cependant au pied du mont où nous sommes s'était porté notre chef. Il était là, où ces deux Pins s'élancent des bords de la roche escarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeler les troupes dispersées autour de lui. J'entens le bruit de ce drapeau que son bras agitait dans les airs; c'était comme le bruit des vents qui précèdent l'orage. De toutes parts on accourait vers lui. Vois-tu ces sources se précipiter du haut des monts? Des pierres, des rochers, des arbres renversés s'opposent en vain à leur cours; elles franchissent, elles entraînent tout & se rassemblent au fond de cet étang. Ainsi nous accourumes à la voix de notre Général, en nous faisant jour à travers l'ennemi. Rangés autour du Héros nous fimes ferment, & Dieu nous entendait, de vaincre ou de mourir. L'ennemi s'approchant en ordre de bataille, fondit sur nous avec impétuosité: nous l'attaquames à notre tour. Déjà nous l'avions chargé onze fois; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y resserrions nos rangs, aussi inébranlables que le rocher qui nous protégeait. Enfin renforcés par trente guerriers de Schwitz,



nous tombâmes tout à coup sur l'ennemi comme la chute d'une Montagne, comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt & brise avec fracas les arbres à son passage. De toutes parts, les ennemis, & cavaliers, & fantassins, confondus dans le plus horrible tumulte, se renversent les uns les autres pour échapper à nôtre fureur. Acharnés au combat, nous foulions à nos pieds les morts & les mourans pour porter plus loin la vengeance & le trépas. J'étais au milieu de la mêlée : Un cavalier ennemi me renversa dans sa fuite & son cheval me fracassa la jambe. Le guerrier qui combattait le plus près de moi, m'ayant aperçû me chargea sur ses épaules & courut en me portant ainsi hors du champ de bataille. Un bon religieux, prosterné non loin de-là sur un rocher, implorait le ciel pour nous. — Ayés soin, mon père, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit & révole au combat. La victoire fut à nous, mes enfans, elle fut à nous. Mais plusieurs des nôtres étaient étendus sur des monceaux d'ennemis. Ainsi, disait-on, repose le moissonneur fatigué sur les gerbes qu'il a moissonnées lui-même. Je fus soigné, je fus guéri. Mais je  
n'ai

n'ai jamais pû découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux & des pèlerinages pour qu'un saint du Paradis ou un Ange voulût me le révéler. Hélas ! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus dans cette vie lui prouver ma reconnaissance. Le jeune berger avait écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux. Il lui dit, non, mon père, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnaissance.

Le vieillard surpris, s'écria ; Ciel ! Que dis-tu ? Saurais-tu, mon fils, quel fut mon libérateur ?

LE JEUNE BERGER. Je serais bien trompé, où c'était mon Père. Souvent il m'a raconté l'histoire de la bataille, & souvent je lui ai entendu dire, l'homme que j'ai emporté du champ de bataille ferait-il encore en vie ?

LE VIEILLARD. O Dieu ! Anges du Ciel ! Cet homme généreux ferait ton père !

LE JEUNE BERGER. Il avait une cicatrice ici — (en montrant sa joue gauche) — il avait été blessé par l'éclat d'une lance : peut-être le fut-il avant qu'il t'emportât de la mêlée.

LE VIEILLARD. Sa joue était couverte de sang quand il m'emporta. O mon enfant ! o mon fils !



LE JEUNE BERGER. Il mourut il y a deux ans, & comme il était pauvre, je suis réduit pour vivre à garder ces chevres. Le vieillard l'embrassa, & dit; le ciel en soit béni; je pourrai te récompenser de ses bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi: qu'un autre garde ces chevres.

Ils descendirent ensemble dans la vallée & ils marchèrent vers la demeure du vieillard. Il était riche en champs & en troupeaux, & une fille aimable était sa seule héritière. Mon enfant, lui dit-il, celui qui m'a sauvé la vie était le père de ce jeune berger. Si tu pouvais l'aimer, je ferais heureux de te voir unie avec lui! Le jeune homme était d'une figure aimable. La fraîcheur & la gaieté brillaient sur son visage; des boucles d'un blond doré ombrageaient son front, & le feu brillant de ses yeux était tempéré par une douce modestie. La jeune fille avec une réserve ingénue demanda trois jours pour y penser; mais le troisième lui parut bien long. Elle donna sa main au jeune homme, & le vieillard versa des larmes de joye & leur dit; que ma bénédiction repose sur vous, mes enfans! C'est aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.